

La relation du père Cyprien Riondet sur la rentrée des capucins au couvent de Saint-Maurice en 1814

publiée par

Léo BIOLLAZ

La Révolution française qui bouleverse l'Europe entière fait aussi passer le Valais par une période très mouvementée où, pendant dix-sept ans, les régimes politiques se succèdent rapidement.

C'est, au début de 1798, l'émancipation du Bas-Valais et son incorporation à la république des Sept Dizains souverains. Peu après, la France contraint celle-ci à se rattacher, en qualité de canton, à la nouvelle République helvétique une et indivisible.

Bonaparte, qui tient à s'assurer la possession du passage du Simplon, se propose d'annexer le Valais à la France ; mais, informé de la résistance qu'il rencontrera, il se borne, en 1802, à isoler le pays qu'il constitue en État libre et indépendant, sous la protection nominale des Républiques française, helvétique et cisalpine.

Le projet, auquel Bonaparte a renoncé momentanément, c'est Napoléon qui le réalise finalement en 1810, en incorporant le Valais à l'Empire français sous le nom de département du Simplon.

Parmi les bouleversements qu'entraîne le nouvel état de choses, il en est un qui heurte plus particulièrement les sentiments religieux du peuple valaisan : c'est la suppression des couvents de capucins, à Sion et à Saint-Maurice.

Le décret relatif à la suppression des ordres religieux établis en Valais est publié à Paris, le 3 janvier 1812¹. Il est porté à la connaissance des capucins de Sion et de Saint-Maurice, le 17 janvier. Le peuple n'en est informé, officiellement, que le 12 février par le *Mémorial administratif de la préfecture du Département du Simplon*².

¹ *Bulletin des lois de l'Empire français*, 4^e série, t. XVI, bulletin N° 414, p. 1, décret N° 7590, du 3 janvier 1812.

² N° 43, pp. 260-262.

A teneur de ce décret, tous les ordres religieux sont supprimés, à l'exception de ceux dont les membres se dévouent au soin des malades ou à l'enseignement (art. 1 et 2).

Sont touchés, en Valais, les capucins de Sion et de Saint-Maurice, les bernardines de Collombey et les ligoriens de Viège ; sont exceptés nommément la congrégation du Saint-Bernard (à laquelle, sous peu, sera réunie l'abbaye de Saint-Maurice³), les ursulines de Brigue et les sœurs grises de la Charité, à Sion (art. 2).

Pour les modalités d'exécution sont appliquées les dispositions d'un décret antérieur⁴, du 14 novembre 1811 :

Les membres des couvents supprimés doivent quitter leur résidence dans le délai d'un mois et abandonner l'habit religieux (art. 18). Ils sont autorisés à emporter leurs effets personnels ; les biens mobiliers et immobiliers deviennent propriété de l'Etat (art. 19 et 20). Les religieux prêtres doivent se présenter au curé de leur paroisse natale (art. 22). Il leur est alloué une indemnité de voyage de 100 à 150 francs, suivant la distance (art. 23). Aux membres des couvents supprimés, nés dans l'Empire et qui continueront d'y habiter, l'Etat accorde une pension annuelle et viagère : 600 francs aux religieux profès âgés de plus de 60 ans, et 500 francs à ceux d'un âge inférieur (art. 25 et 26).

Un contemporain, le père capucin Cyprien Riondet, de Monthey, a laissé de ces événements un récit inédit, intitulé *Relation de notre rentrée dans le couvent de Saint-Maurice*, qui, en réalité, raconte la suppression des couvents de capucins en Valais en 1812 et leur rétablissement en 1814. Le P. Cyprien, en 1812 en résidence à Sion, a été le témoin et même l'acteur des faits qu'il rapporte.

On connaît trois manuscrits de sa relation : deux ont été recueillis ou copiés par le P. Isidore Rudaz, cap., dans ses manuscrits historiques⁵. Le troisième qui est conservé à la bibliothèque du couvent des capucins, à Saint-Maurice, est l'original autographe⁶ que nous nous proposons d'analyser et de publier.

On peut diviser cette relation en trois parties : la première rapporte les circonstances qui accompagnent, en 1812, le départ des pères du couvent de Sion en particulier dont l'auteur fait partie. Elle expose les perplexités dans lesquelles cette détermination plonge les capucins valaisans. La deuxième rapporte les difficultés qu'ils ont rencontrées en 1814 pour leur rétablissement en Valais ; la troisième, enfin, le retour dans le couvent de Saint-Maurice, plus précisément l'état dans lequel les pères ont retrouvé leur église et leur couvent.

³ Bulletin des lois de l'Empire français, 4^e série, t. XVI, bulletin N° 428, p. 265, décret N° 7869, du 17 mars 1812.

⁴ Ibidem, 4^e série, t. XV, bulletin N° 401, p. 415, décret N° 7434, du 14 nov. 1811.

⁵ Ces textes sont décrits par A. Donnet et J.P. Hayoz dans *Vallesia*, t. XI, 1956, p. 159, N° 10, et p. 160, N° 5.

⁶ Cahier (17x24,5 cm.) de 3 fol. de la main du P. Cyprien comme le prouve le *Registre des professions*, t. 95, p. 165, conservé aux archives provinciales, à Lucerne.

I. — Le décret est intimé à Sion et à Saint-Maurice, le 17 janvier 1812. Les pères ont un mois pour quitter les lieux.

Immédiatement, à Sion, des particuliers tentent d'intervenir dans l'espoir que Napoléon consentira à tolérer les capucins en Valais, car ceux-ci, pour conserver leur état, sont décidés à passer en Suisse.

Le 19 janvier, le préfet, le secrétaire général du département et le maire de la ville entraînent l'évêque à les accompagner au couvent pour retenir les pères. Le lendemain, l'évêque écrit à cet effet au nonce de Lucerne qui, le 9 février, autorise les capucins à rester dans le diocèse sous le costume ecclésiastique.

Cette dispense jette les pères des deux maisons, en particulier les Valaisans, dans une grande perplexité. D'un côté, ils tiennent à conserver leur état religieux, ce qui les contraindrait à passer en Suisse. D'un autre, ils désirent se rendre utiles à leur patrie où ils sont nécessaires. Mais, dans ce cas, on ne manquera pas de blâmer leur abandon de l'ordre.

S'ils se déterminent finalement à adopter la seconde solution, c'est qu'ils craignent une révolution en Suisse (et par conséquent une nouvelle suppression) et qu'ils ont l'espoir, encore bien faible, d'une contre-révolution qui les rétablira sous peu dans leur état. Ils conserveront ainsi en Valais « une petite étincelle de l'ordre de saint François ».

C'est pourquoi, le 14 février, quand ils abandonnent leur couvent de Sion, cinq pères se mettent au service du diocèse ; deux pères du couvent de Saint-Maurice en font autant le 24 février. Les autres prennent le chemin de l'exil.

Les uns et les autres sont l'objet de manifestations touchantes d'estime et de respect de la part des populations et des autorités ⁷.

II. — Dans cette détermination de rester en Valais, et par conséquent d'abandonner le froc, qui est de nature à attirer sur les pères des critiques de toutes sortes, le P. Cyprien voit un de « ces coups secrets de la Providence » destiné à préparer le rétablissement des couvents.

En effet, le maintien de sept pères en Valais leur permet de travailler efficacement, en 1814, à vaincre les difficultés qui se présentent, à savoir les objections qu'oppose le Conseil d'Etat provisoire (la diète est en train d'élaborer péniblement une nouvelle constitution), la froideur de l'évêque, la jalousie secrète de quelques religieux de l'abbaye de Saint-Maurice. Leur présence, celle notamment du P. Cyprien qui paraît avoir joué un rôle important, leur permet aussi d'utiliser avec succès les conseils et l'aide d'amis dévoués comme J. de Quartéry et P.-L. Du Fay.

⁷ Le P. Isidore Rudaz en a conservé, dans ses manuscrits historiques, des témoignages : ce sont trois poèmes latins que nous publions en Annexe I, II, III. Le premier est un adieu aux pères ; le second, une invitation pressante à rentrer en Valais car l'empire s'effondre ; le troisième, un envoi au P. Herménégilde. Les deux premiers poèmes sont écrits en hexamètres dactyliques ; le troisième, en distiques élégiaques. Nous devons leur traduction française à l'obligeance de M. l'abbé Raymond Halter, S.M. De l'analyse de ces textes, on peut déduire seulement que leur auteur est un laïc, marié, de Sion ou de Saint-Maurice.

Bien que le provincial prenne déjà des mesures pour rappeler en Suisse les pères valaisans, ceux-ci rallient à leur parti, à fin septembre, tous les dizains français et, quand, le 27 septembre, ils se présentent tous ensemble à Sion, à l'évêque et au Conseil d'Etat, ils obtiennent gain de cause, à tel point qu'ils sont autorisés à prendre, le jour même, possession du couvent de Sion⁸.

III. — Les dernières formalités sont réglées pendant le mois d'octobre, et, le 2 novembre, les pères reçoivent leurs « obéissances » du provincial pour leurs couvents respectifs.

Cinq pères vont à Saint-Maurice, le 18 novembre. Il s'agit alors de « réparer les ruines ».

Si l'église, avec ses autels et ses tableaux, n'a guère subi de dégâts, il faut récupérer les ornements distribués, au moment de la suppression, aux paroisses pauvres des environs, rentrer en possession des buffets et alcôves de la sacristie, faire fondre une nouvelle cloche.

Quant au couvent, Jacques de Quartéry fait réparer le réfectoire, y rapporter des tableaux, en ajoutant même quelques-uns de sa famille, tapisser six chambres ; mais il faut encore acheter ou racheter tous les autres meubles.

Transférée provisoirement à l'évêché, à Sion, pour être démembrée, la bibliothèque est redescendue à Saint-Maurice ; toutefois, avant son déménagement à Sion, les chanoines de l'abbaye ont eu le temps d'y opérer quelques échanges et les capucins eux-mêmes en ont emporté personnellement des volumes.

Bien que cette relation ait été connue du P. Sulpice Crettaz et utilisée dans son ouvrage sur *Les capucins en Valais*⁹, il nous a paru utile d'en publier le texte complet. A cet effet, nous avons adopté l'orthographe et la ponctuation moderne et, dans les notes, autant que possible, précisé les événements et identifié les acteurs.

L. B.

⁸ Sur la rentrée au couvent de Sion, on trouve quelques détails dans une relation latine anonyme intitulée : *Reingressus VV. PP. capucinatorum in Vallesiam et coenobium sedunense anno Domini 1814*, et copiée par le P. Rudaz (cf. *Vallesia*, t. XI, 1956, p. 163, N° 6).

Nous publions ce texte en Annexe IV. L'auteur déplore la persécution de la religion en Valais sous le régime napoléonien ; il montre aussi en quel état les pères trouvèrent à leur retour le couvent et l'église, et la rapidité avec laquelle, grâce à la générosité publique et privée, tout fut restauré. La copie est suivie de la liste des membres de la communauté lors du rétablissement, et d'un post-scriptum portant les mesures du puits du couvent.

⁹ 2^e éd., Saint-Maurice, 1939, pp. 140-144.

Relation de notre rentrée dans le couvent de Saint-Maurice

par le père CYPRIEN, cap.

Les deux couvents des pères capucins du Valais, situés l'un à Sion et l'autre à Saint-Maurice, depuis leur réunion à la province suisse faite en 1767 par l'autorité du pape Clément XIII¹, s'étaient inaltérablement conservés et soutenus dans leur état, jouissant toujours de l'estime et de la considération publique que la régularité de leur vie leur attirait. La Révolution française même, qui s'y est faite en 1798 et 1799, n'a point ralenti ni diminué l'affection et les charités de ce peuple, qui semble avoir un penchant inné à faire l'aumône. Depuis cette époque, le gouvernement du Valais changea plusieurs fois et cependant jamais on ne pensa à la suppression de nos deux maisons jusqu'à l'année 1812 en laquelle Bonaparte qui, en 1810, y avait envoyé le général Berthier pour s'en emparer et le joindre à son empire sous la dénomination de département du Simplon, porta, le 3 de janvier, le décret de suppression de toutes les corporations religieuses, à l'exception de celle du Mont Saint-Bernard². Ce décret nous fut intimé, tant à Sion qu'à Saint-Maurice, le 17 de janvier, à Sion par M. Isaac de Rivaz³ qui était membre du conseil de la préfecture, et à Saint-Maurice par M. Joseph de Nuccé⁴, directeur des postes. On nous laissa un mois de temps pour consumer et tirer parti des denrées encore subsistantes ; mais tous les meubles, tant de la sacristie que du couvent, durent être et furent effectivement vendus au plus offrant dans un encan public, au profit du gouvernement.

Les capucins de Sion, dont le R. P. Herménégilde était gardien et le R. P. Joseph-Alexis, vicaire, sortirent donc de leur couvent⁵ le 14 février de ladite année 1812. Leur sortie fut la cause d'un regret et d'une consternation publique, et à notre passage par les paroisses, les gens sortaient de leur maison, pleurant et se lamentant et nous donnant mille bénédictions. A Mar-

¹ Les capucins du Valais sont séparés de la province de Savoie et rattachés à la province suisse par un bref apostolique de Clément XIII, publié en janvier 1767. Cette décision est prise à la suite de profondes divergences qui divisent les pères des deux nations ; en outre, les pères de Savoie ne sont pas en mesure d'exercer leur ministère dans le Valais de langue allemande. S. Crettaz, *op. cit.*, p. 135.

² Voir ci-dessus, Introduction, pp. 99-100.

³ (1752-1828). Voir *Armorial valaisan*, Zurich, 1946, art. de Rivaz, p. 214.

⁴ *Ibidem*, art. de Nuccé, p. 185.

⁵ Au moment de la suppression, le couvent de Sion comptait huit pères et deux frères, dont voici l'état nominatif :

P. Herménégilde Montavon (1759-1834), de Delémont ; P. Joseph-Alexis Eggo (1761-1840), de Loèche ; P. Cyprien Riondet (1754-1830), de Monthey, auteur de cette relation ; P. David Oggier (1758-1824), de Loèche ; P. Chrysogone Vissens (1759-1833), de Grimentz ; P. Germain Rolle (1765-1842), de Delémont ; P. Théodule Ferrey (1765-1831), de Bagnes (les Places) ; P. Sylvestre Theurillat (1770-1820), de Porrentruy ; Fr. Samuel Salomon (1771-1850), de Delémont ; Fr. Hubert Rudaz, (1789- ?), de Fribourg.

(Rz, cart. 78, n° 3, Etat nominatif des capucins de Sion, au moment de leur suppression ; minute du procès-verbal de l'inventaire. — Obligeante communication du P. Beda, archiviste provincial, à Lucerne.)

tigny, étant entrés chez l'aubergiste Morand⁶ pour y prendre un rafraîchissement, toutes les personnes de connaissance y vinrent nous faire leurs adieux, fondant en larmes et en gémissements. M. le prieur Murith⁷ nous invita à dîner, que nous reçûmes avec actions de grâces.

Ceux de Saint-Maurice⁸, dont le R. P. Faustin était gardien et le R. P. Casimir, vicaire, cédant aux instances des « Messieurs » de cette ville, ne partirent que le 24 dudit mois, comblés de bienfaits, tant de la noble bourgeoisie qui leur fit cadeau de 25 louis, que des communes du dizain de Monthey, qui envoyèrent presque toutes des députés pour leur témoigner leurs actions de grâces pour les services qu'ils leur avaient rendus, et des compliments de condoléances, avec des secours en argent dont je ne sais pas bien la quantité. A Monthey, on fit une collecte pour eux et le conseil de Saint-Maurice leur a fourni des chars pour les conduire, eux et leurs effets, jusqu'à Bulle.

Il est à remarquer que la triste et douloureuse sensation que la nouvelle de notre suppression causa dans la ville de Sion, porta plusieurs particuliers et surtout beaucoup de dames de distinction à en porter des plaintes à M. le préfet Locard⁹, à le prier d'en faire une représentation à l'empereur, et de suspendre l'exécution du décret jusqu'à une réponse de sa part, dans l'espérance que Bonaparte, informé de notre pauvreté, qui ne nous rend point à charge au gouvernement et touché de l'affliction publique de notre suppression, condescendrait peut-être à nous tolérer encore. Mais M. Locard, qui ne devait remplir les fonctions de la préfecture que peu de temps, c'est-à-dire pendant l'absence de M. Derville-Malécharde, ne voulut point s'intéresser en cela. Tout ce qu'il fit pour se soustraire aux plaintes réitérées fut de promettre qu'il ferait en sorte que nous puissions rester dans le département, car il savait que pour conserver notre état, nous allions tous passer en Suisse.

Il vint effectivement, le 19 janvier, à notre couvent, accompagné de MM. Rouiller¹⁰, secrétaire général, Joseph de Lavallaz¹¹, maire de la ville,

⁶ Joseph Morand était propriétaire de l'auberge de la Grand-Maison qui reçut Goethe, Byron, Musset, George Sand, Lamartine, les généraux de Bonaparte et Alexandre Dumas, lors de leur passage en Valais. — Ph. Farquet, *Martigny, chroniques, sites et histoire*, Martigny, 1953, p. 218.

⁷ Laurent-Joseph Murith (1742-1816), chanoine du St-Bernard, naturaliste distingué, prieur, doyen de Martigny de 1791 à 1816. — *Armorial*, art. *Murith*, p. 179.

⁸ Etat nominatif des capucins de Saint-Maurice au moment de leur suppression : P. Faustin Fleury (1751-1835), de Porrentruy, gardien ; P. Frédéric Grelat (1740-1816), de Courtemaître, vicaire ; le P. Casimir Fleury (1754-1819), de Delémont, signalé comme vicaire par le P. Cyprien, ne paraît assumer cette fonction qu'en attendant l'arrivée du P. Frédéric, nommé en 1811 ; P. Pontianus Rosalet (1751-1826), de Saignelégier ; P. François Ignace Guéloz (1753-1827), de Saint-Brais ; P. Théophile Schaffter (1760-1826), de Delémont ; P. Justin Perron (1757-1837), de Bagnes ; P. Basile Berberat (1789-1835), de Delémont ; P. Samuel Salomon (1771-1850), de Porrentruy ; Fr. Claude Lièvre (1752-1826), de Fontenois ; Fr. Basile Peney (1762-1834), de Saint-Maurice.

(Obligée communication du P. Beda, archiviste provincial, à Lucerne.)

⁹ Locard, sous-préfet de Borgo San Donnino (Tato), assura l'intérim dans le département du Simplon, durant les six mois d'absence du préfet Derville-Malécharde.

¹⁰ Joseph Rouiller († 1818), secrétaire général de la préfecture du Simplon en 1811. — *Armorial*, art. *Rouiller*, p. 219.

¹¹ Joseph-Maurice de Lavallaz (1758-1834), maire de Sion sous le régime français. — *Armorial*, art. *de Lavallaz*, p. 147.

et plusieurs autres employés du département, qui, tous d'une voix, nous exhortèrent à rester dans le diocèse, alléguant pour raison, que si nous nous émigrions, nous serions notés, et que, si par après la révolution se faisait en Suisse, nous perdriions notre droit à la pension qu'on nous promettait et serions obligés de nous émigrer encore plus loin, et beaucoup d'autres raisons.

Je ne dois pas oublier qu'en s'acheminant pour venir au couvent, M. le préfet, avec tout son cortège, passa chez Mgr l'évêque Joseph-Xavier de Preux¹², et l'engagea inopinément à venir avec lui et sa compagnie en notre couvent pour nous déterminer plus efficacement à ne pas sortir du département. Notre surprise fut sans égale. M. le préfet, ayant fait parler Monseigneur le premier, y dit lui-même bien des choses très satisfaisantes pour nous, témoignant publiquement que ce n'était point par inconduite, ni par défaut de subordination au gouvernement que nous étions supprimés ; mais uniquement par l'adoption que l'empereur s'était faite du système de ne point souffrir dans ses Etats de corporations religieuses. L'empereur, en ce cas, fit bien voir combien il avait peu de déférence à la supplique, qui lui fut faite à Paris l'année dix, par l'illustre et noble M. Maurice de Courten, lorsqu'il s'agissait de la réunion du Valais à l'Empire français, pour notre conservation¹³. Nos réponses, trop sincères pour contenter M. le préfet et ses employés, furent cependant très bien reçues et goûtées par Monseigneur qui, tout en ne répondant pour le moment rien autre chose sinon qu'il ferait ses réflexions, se mit en devoir, dès le lendemain, d'écrire au nonce de la Suisse, qui alors était Testaferrata¹⁴, pour en obtenir la permission de nous retenir dans son diocèse sous le costume ecclésiastique, grâce qu'il obtint effectivement et qu'il nous a intimée personnellement, le 9 de février de ladite année 1812.

Cette dispense du nonce qui, dans ces temps d'orage et de persécution, était pourvu de tous les pouvoirs du Souverain Pontife Pie VII, relatifs à la direction de la catholicité de sa nonciature, jeta tous les capucins des deux maisons, et surtout les Valaisans, dans une grande perplexité. D'un côté, ils auraient voulu passer aux couvents suisses pour y conserver leur état, et de l'autre, ils désiraient se rendre encore utiles à leur patrie, dans un temps où la persécution indirecte du gouvernement et le petit nombre d'ecclésiastiques les rendaient si nécessaires. Monseigneur nous y exhortait avec beaucoup d'insistances, et tous les amis, tant de la maison que des particuliers, ne cessaient de nous y engager. Il fallait cependant se déterminer, parce que le jour fixé pour notre sortie du couvent approchait.

On prévoyait bien qu'en se déterminant à rester au pays, on critiquerait

¹² François-Joseph-Xavier de Preux, évêque de Sion de 1807 à 1817. — *Armorial*, art. de Preux, p. 201.

¹³ Maurice de Courten (1781-1847), de Sierre, membre de la députation convoquée à Paris en 1810 par Napoléon pour lui signifier la réunion. — Voir Eug. de Courten, *Les conférences franco-valaisannes de Paris en 1810 et le passage du général Berthier en Valais en 1810-11*, dans *Ann. val.*, 2^e s., t. III, 1936-1939, p. 267 et suivantes.

¹⁴ Testaferrata, Fabrice-Sceberras, archevêque de Beyrouth, nonce en Suisse de 1803 à 1816. — *DHBS*, t. VI, 1932, p. 526.

notre conduite ; on l'attribuerait à l'amour de notre liberté et à un désir secret de nous soustraire à l'obéissance et aux rigueurs de l'ordre. On craignait même que cette démarche ne devînt une pierre d'achoppement et un sujet de scandale pour plusieurs. Enfin, l'appréhension, alors très vraisemblable d'une révolution en Suisse et par conséquent d'une nouvelle suppression, qui nous aurait jetés en de plus grands embarras et dans un état beaucoup plus critique que celui où nous étions, cette appréhension, dis-je, jointe à une lueur d'espérance d'une contre-révolution qui nous mettrait à portée de reprendre, à sa faveur, notre costume et notre premier état et de conserver ainsi, dans le Valais, cette petite étincelle de l'ordre de saint François, prévalut sur toutes nos réflexions et nous détermina, au nombre de sept, à condescendre aux vœux de Monseigneur et à nous laisser employer au service de son diocèse. D'entre ces sept, il y en eut cinq du couvent de Sion, qui sont les révérends pères Jérémie, Cyprien, David, Chrysogone, Théodule, et deux du couvent de Saint-Maurice, à savoir les révérends pères Justin et Samuel¹⁵. Je dois remarquer ici, pour l'honneur des particuliers susnommés, que leur détermination s'est faite indépendamment l'une de l'autre, aucun d'entre eux n'ayant cherché à entraîner les autres dans son sentiment et sa résolution. Monseigneur en fut au comble de sa joie et me témoigna par après, tant de vive voix que dans une lettre très flatteuse pour mon individu, qu'il en ressentait une consolation toute particulière. Cette consolation était d'autant plus réelle que nous remplissions alors le vide de sept ecclésiastiques.

Je suis tenté de croire que cette détermination, qui naturellement devait nous attirer l'animadversion et la censure de nos supérieurs majeurs, le flétrissement d'une réputation conservée inaltérablement jusqu'à cette époque, avec les interprétations sinistres qu'on ne manquerait pas d'en faire, n'a été après tout qu'un de ces coups secrets de la Providence qui, connaissant toute la suite des événements, leurs bons ou mauvais résultats, se les était réservés et les destinait, pour travailler au temps de la délivrance, au recouvrement de leurs maisons et au rétablissement de leur corporation, plus efficacement par leur présence et leurs instances continuelles, qu'ils n'auraient pu le faire par lettres et par des suppliques éloignées et étrangères.

Je suis d'autant plus fondé à le croire que les difficultés que nous eûmes à surmonter étaient extrêmes. Un petit détail en convaincra le lecteur.

¹⁵ Le P. Jérémie (Vernier ou Guionvernier) († à Sion en 1817), qui ne figure pas dans l'état nominatif du couvent de Sion (voir plus haut, note 5), parce qu'il ne fait pas partie de la province suisse, va à Ardon en qualité de vicaire (Tamini et Délèze, *Nouvel Essai de Vallesia christiana*, Saint-Maurice, 1940, p. 233) ; le P. Cyprien, curé à Vétroz (1812), puis à Collombey (1813) (*Ibidem*, pp. 238 et 143) ; le P. David, chapelain à Loèche (Jos. Lauber, *Verzeichnis von Priestern aus dem deutschen Wallis*, dans BWG, t. IV, 1913, p. 222) ; le P. Chrysogone, curé à St-Luc, puis auxiliaire à Vissoie (Tamini et Délèze, *op. cit.*, p. 325 où il est dénommé *Vyss Chrysostome* ; p. 324 où il devient *Wyss* ; p. 508 où finalement on le trouve sous le nom de *Wissen Chrysogone*) ; le P. Théodule, vicaire à St-Séverin (*Ibidem*, pp. 241 et 449, sous le nom de *Forney Théodule*, et p. 448, sous son nom exact) ; on ignore où le P. Justin a exercé son activité ; le P. Samuel, vicaire à Val-d'Illiez (*Ibidem*, p. 156).

Aussitôt après le départ de M. le colonel Simbschen et de ses troupes ¹⁶ qui arriva vers le 12 mai 1814, on se hâta de travailler à notre rentrée dans nos couvents qui, heureusement, n'avaient pas été vendus. Les premières démarches faites auprès du gouvernement furent inutiles, le Conseil d'Etat ayant déclaré que, n'étant que provisoirement établi et que notre établissement devant être stable et permanent, il excéderait les bornes de ses pouvoirs en décrétant cet établissement. On y ajoutait beaucoup d'autres raisons, à savoir que l'Etat, étant obéré de dettes, ne pourrait pas nous fournir les secours nécessaires à la réparation de nos maisons ; que les communes étant ruinées et les fortunes des particuliers extraordinairement diminuées par les fréquents changements de gouvernement, surtout par le français et, tout récemment, par l'entretien des troupes autrichiennes, seraient hors d'état de nous faire des aumônes suffisantes à notre subsistance ; qu'il fallait, par conséquent, attendre des temps plus heureux.

Monseigneur lui-même, bien loin de nous en marquer de l'empressement, était froid à cet égard, et semblait voir à contre-cœur les démarches qu'on faisait à cet effet. Je n'oserais alléguer ce fait qui lui est si peu honorable, si la réponse qu'il fit à la lettre de M. le comte Quartéry ¹⁷, qui a été lue par plusieurs particuliers, ne m'en était un garant toujours permanent. L'abbaye même [de Saint-Maurice], qui devait sa conservation à sa réunion forcée avec le Saint-Bernard, comptait parmi ses membres bien des jaloux secrets qui, trahissant l'affection simulée qu'ils nous témoignaient, disaient publiquement qu'on n'avait plus besoin de nous, et murmuraient contre M. Quartéry de ce qu'il s'intéressait à notre rétablissement, croyant que ce n'était que de son autorité privée que sa lettre du mois de mai avait été écrite au très révérend père Erasme, alors provincial ¹⁸, tandis qu'il n'avait fait cette demande qu'au nom du conseil et de son dizain. Si je ne l'eusse su que de la bouche de M. Quartéry, je n'aurais pas osé l'insérer dans ce mémoire ; mais le rapport m'en ayant été fait par un grand nombre de personnes encore vivantes, je n'ai plus pu en douter, de sorte qu'il est vrai de dire que ce n'est point à la faveur, ni à la protection du clergé séculier, ni régulier, que notre rétablissement s'est opéré.

Le Conseil d'Etat s'étant ainsi refusé, il nous fallut changer de batterie et imaginer des moyens plus efficaces et plus prompts, parce que les circonstances du gouvernement étaient si critiques qu'on n'en pouvait pas d'abord espérer un absolu et fixe. Pour remédier à cet inconvénient et cependant accélérer cette bonne œuvre, M. Louis Du Fay ¹⁹, président du dizain de Monthey, dont la maison avait toujours été, depuis plusieurs générations, la bienfaitrice et très affectionnée à notre ordre, me conseilla de m'adresser aux dizains respectifs, m'assurant qu'il y travaillerait de tout son pouvoir.

¹⁶ Colonel baron de Simbschen, commandant des troupes autrichiennes qui occupent le Valais au départ des Français en 1813-14.

¹⁷ Jacques de Quartéry (1750-1828), maire de Saint-Maurice en 1811.

¹⁸ Le P. Erasme Baumgartner, de Bernhardzell/SG, provincial de 1813 à 1816.

¹⁹ Pierre-Louis Du Fay (1768-1843), président du canton de Monthey sous le département du Simplon, président du dizain jusqu'en 1843, député à la diète, puis au Grand Conseil. — *Armorial*, art. *Du Fay*, p. 82.

Il n'y manqua pas, car il mit tant d'intérêt et d'activité à cette affaire que, soit par lettre, soit par sa présence, malgré les retards que plusieurs présidents des dizains y apportèrent en différant trop les assemblées de leur dizain, le Conseil d'Etat, tout provisoire qu'il était encore, reçut sur la fin du mois de septembre, le consentement de tous les dizains français, c'est-à-dire depuis Sierre en bas inclusivement. Pendant cette négociation, le très révérend père provincial ci-dessus nommé, avec lequel j'étais toujours en relations, pressait tellement les choses, qu'il semblait désespérer de notre rentrée dans nos couvents valaisans. Je reçus de lui, en septembre, une lettre datée du 12 de ce mois, dans laquelle il m'ordonnait d'avertir tous mes confrères de se tenir prêts à quitter leur poste au premier ordre pour passer en Suisse et y reprendre leur costume et habitudes religieuses. Je le priai, dans ma réponse, de patienter encore quelque temps, que je frapperais un dernier coup pour le recouvrement de nos maisons dont je lui rendrais compte. Ce fut alors que j'écrivis à tous mes confrères défrôqués de se trouver tous ensemble à Sion, le 27 de septembre, pour nous présenter en corps, tant à Monseigneur qu'au Conseil d'Etat, pour leur demander la ratification des vœux des dizains, et nous permettre la rentrée dans nos couvents.

Comme il nous manquait encore le consentement des dizains allemands, le Conseil d'Etat, qui nous reçut avec bonté, voulut bien s'en charger et se rendit à l'évêché vers les 3 heures du même jour pour y entrer en conférence avec Monseigneur qui l'en avait prié.

La chose y fut heureusement terminée, quoique Son Excellence le grand bailli de Sépibus²⁰, qui assistait, en ces jours-là, à une diète tenue à Tourtemagne, fût absent, les deux membres du Conseil d'Etat, MM. Joseph de Lavallaz et Isaac de Rivaz, nous assurèrent qu'aussitôt que le Conseil d'Etat serait complet, ils en feraient leur relation, qui ne manquerait pas d'avoir son effet, n'ayant aucun lieu de craindre que les dizains allemands s'opposassent sur un objet aussi intéressant aux vœux réunis de ceux d'en bas, et que cela ne souffrait plus aucune difficulté. M. de Lavallaz y ajouta même que, du couvent de Sion, nous en pouvions prendre possession dès le jour même, la ville de Sion n'ayant pas de plus grand empressément que celui de voir cet ancien sanctuaire rétabli et habité par ses anciens religieux.

Les choses étant conduites à ce point, on arrêta dans cette conférence que Monseigneur écrirait au très révérend père provincial pour l'instruire officiellement de ces démarches, en attendant que le Conseil d'Etat réuni lui en fît la demande formelle. Ces lettres furent effectivement écrites et expédiées pendant le mois d'octobre²¹, tellement que le très révérend père provincial Erasme nous expédia à tous nos obéissances pour nos couvents respectifs, le 2 de novembre 1814. Les pères Justin, Samuel et moi restâmes à Saint-Maurice, sous la direction du révérend père Herménégilde qui fut le premier supérieur de cet hospice. Je dis hospice, parce que la province

²⁰ Léopold de Sépibus (1759-1832), grand bailli : 1807, 1815, 1827 et 1831. — *Armorial*, art. de Sépibus, p. 240.

²¹ On conserve le texte de ces deux lettres, l'une du 28 septembre, l'autre du 7 octobre 1814, aux archives provinciales de Lucerne/Wesemlin, 6 Z 11 (original) et 6 Z 12 (copie) ; Sion, archives de l'évêché, tir. 192 N° 7 (minutes).

avait souffert, depuis la révolution de 1798, une si grande diminution de sujets qu'elle ne fut plus à même et ne l'est pas encore d'y placer le nombre compétent de religieux pour en former un couvent²².

Notre rentrée dans le couvent de Saint-Maurice, qu'on avait fixée à la fête de saint Martin évêque [11 novembre], ne put se faire en ce jour ; parce que Monseigneur nous ayant priés de ne pas quitter nos bénéfices avant cette époque, [elle] ne se fit que la semaine suivante. Le R^d père supérieur y étant arrivé le 18, avec le frère Basile²³, nous formâmes, au nombre de cinq, la première famille de cette maison dont nous avions à réparer les ruines. Le délabrement en était tel que, pendant les trois ans de notre suppression, on n'avait pas mis un brin de fumier au jardin, pas touché à aucun arbre, pas fait une réparation aux toits et pas laissé un clou de fer dans tout le couvent. Tous les meubles ayant été vendus à l'encan, au profit du gouvernement, et le reste enlevé par les soldats italiens atteints de fièvre nerveuse, qui y furent placés comme dans un hôpital. Ce qui nous fit le plus de plaisir fut que, quoiqu'on eût fait un dépôt de sacs de grain dans l'église, elle ne fut cependant pas profanée ni dévastée ; les autels y étaient encore dans leur entier, ainsi que les tableaux, parce qu'on avait eu soin d'en laisser les portes fermées ; il n'y eut que le tabernacle qui ait souffert ; mais ce furent les enfants, qui y étant entrés par la chaire²⁴, en mutilèrent plusieurs petites statues, enlevèrent les autres et en gâtèrent la sculpture. Nous eûmes un doute sur le sacre du maître-autel. Le révérend père Casimir, avant le départ des religieux, l'avait frappé de plusieurs coups de marteau dans l'intention de le déconsacrer, sans cependant en rien casser. On eut recours à Monseigneur pour cette décision qui répondit que si le sépulcre des reliques de l'autel était encore intact, il n'avait pas perdu sa consécration. L'honnête André Gagnou²⁵ avait acheté, pour la somme de six louis, les buffets et alcôves de la sacristie, qu'il avait laissés dans leur situation, toujours dans l'espérance du retour d'un nouvel ordre de choses. A notre rentrée, il nous en fit la remise et nous fit cession d'un louis et demi. Quant aux ornements, qui avaient été distribués aux sacristies des pauvres paroisses des environs par ordre de Monseigneur, ils nous furent rendus par ses ordres, quoique dans un bien misérable état. La cloche avait été vendue au profit du gouvernement et ne put nous être rendue ; il fallut en faire fondre une nouvelle. On fit, pour cela, une collecte dans la ville de Saint-Maurice qui ne produisit que huit louis, tant les finances de la bourgeoisie et des particuliers avaient été épuisées, et l'abbaye ne donna rien.

Pour ce qui regarde l'intérieur du couvent, M. le comte Jacques Quartéry avait eu le soin d'en préparer le réfectoire, lui ayant fait donner la couleur qu'il a et fait rapporter la plupart des tableaux qui y sont ; mais les

²² Un hospice est une maison non formée, sous la direction d'un supérieur soumis au provincial ; pour constituer un couvent il faut au moins 6 religieux profès, dont 4 pères sous l'autorité d'un gardien.

²³ Fr. Basile Peney, à la fois cuisinier et jardinier, était à Dornach pendant la suppression.

²⁴ A cette époque, on accédait à la chaire depuis le cloître.

²⁵ André Gagneux, cultivateur, originaire d'Abondance, établi à Massongex (Recensement de 1829).

deux du sommet, il les a tirés lui-même d'entre les tableaux de sa famille pour nous les donner. C'est lui aussi qui, avant notre arrivée, a fait tapisser les six chambres du côté du jardin. Il a raconté que c'était lui qui avait empêché la vente des pierres d'huile et de beurre qui n'ont pas été déplacées. Tous les autres meubles, il nous fallut, ou les acheter neufs, ou les racheter. Encore y en a-t-il beaucoup qu'on ne put point obtenir.

Le ministre de l'Intérieur de l'empire ²⁶ avait décrété que la bibliothèque serait transportée à Sion et que les livres relatifs à la hiérarchie ecclésiastique seraient donnés au séminaire épiscopal et les autres remis à la bibliothèque publique qu'on devait ériger à Sion. Heureusement le triage n'en fut pas fait, et ils furent presque tous déposés à l'évêché, d'où on les fit descendre à nos frais. Comme M. Joseph de Nucé, qui avait été nommé commissaire pour tirer l'inventaire des effets de notre maison, n'avait fait que l'énumération des livres de la bibliothèque et n'en avait pas retiré la clef avant la sortie des religieux, Messieurs les chanoines de l'abbaye de Saint-Maurice (du consentement, sans doute, de nos pères) en prirent occasion de venir secrètement y prendre d'excellents livres, pour les échanger contre de vieux bouquins qu'ils y apportaient. On eut le malheur de n'en point faire de note, et nous ne savons pas s'ils les ont tous rendus, ni quels sont ceux qu'ils ont apportés. Ignorant aussi quels sont les livres que les religieux ont emportés avec eux, il n'est pas étonnant qu'il y ait tant d'ouvrages tronqués et qu'il en manque beaucoup.

ANNEXES

I

Adieux aux RR. PP. Capucins partis de Saint-Maurice en février 1812

(Sion, Bibl. du couvent des capucins, R 215/1, pp. 214-215)

O quam vita gravis nunc ! terque quaterque beati
Defuncti in Domino ! Supremi numinis irae
Lucet amara dies nobis, viduata jacebit
Hospitibus caris haec tellus. Orphana nostra
Vallis erit, sic fata volunt, et jussa Tyranni.
O patriae nimium miserandae flete coloni,
Flete et continuo vos religionis amantes !
Passibus heu ! profugit magnis, fugit ecce piorum
Turba sacerdotum jam tot labentibus annis

²⁶ Le comte Camille de Montalivet (1766-1823).

Et populorum amor, et patriam virtutibus ornans,
 Rebus in angustis vitae solatia nobis.
 Quis feret, et lacrimas manibus deterget amicis ?
 Quid fiet veneranda domus, dudum aemula coeli ?
 Laudibus aeterni resonans, modo nocte dieque ?
 In vacuum conversa locum, fortasse pudendum
 Mox erit. O mores ! nimis ô lacrimabile saeculum !
 Ite savis [?] Patris, (in planctu dico) valete,
 Ite Deo duce, et haud infaustam linquite terram,
 Vos gemitus nostri, vos corda, et vota sequuntur.
 Ite viri fortes, quo vos divina voluntas
 Advocat, iratum precibus placate Tonantem.
 Sectantes plane vestigia sacra Magistri
 Cernere erit vos adversis et fausta precari.
 Tantus amor fratrum, virtutis tanta potestas !
 Ite et postremum nobis benedicite Patres !
 O utinam mihi fata darent vestigia vestra
 Posse sequi ! felix se alio cui ferre liceret !
 Deficit heu ! scribens postremum dextra, valete.
 Et tu tam merito prae aliis dilecte, valet,
 Hermenegilde Pater, nostros tu respice luctus.
 Proh dolor ! ô quantum crudescit, et acrius urget
 Et quantum diri subeunt praecordia sensus,
 Cum te mox nobis avulsum mente revolve ?
 Frangitur id memorans pectus, viresque recedunt.
 Tu saltem miserere precor, miserere tuorum,
 Heu ! quos exanimis odiosa in valle relinquis.
 Esto mei memor, aeternum moerentis amici,
 Ille, et, dum vivet, solari nescia conjux,
 Te absentem plangent semper, te semper amabunt.
 Amborum, quocumque ieris, Pater alme ! memento,
 Ne pereant aeternum, te ductore carentes
 Tantis expositique malis, ferventior ora ¹.

¹ « Oh ! que la vie est lourde maintenant ! Trois et quatre fois heureux les défunts dans le Seigneur ! De la colère du Dieu suprême nous éclaire le jour amer. Abattue et veuve de ses chers hôtes sera cette terre ; orpheline sera notre vallée : ainsi le veulent le destin et les ordres du Tyran. O habitants d'une patrie trop misérable, pleurez, oui, pleurez sans cesse, ô vous qui aimez la religion ! Elle s'enfuit, hélas ! à grands pas ; voici qu'elle s'enfuit la foule des saints prêtres chargés déjà de tant d'années, amour des peuples et parure de vertu de la patrie, notre consolation dans les angoisses de la vie. Qui le supportera et qui essuiera les larmes de ses mains amies ? Que deviendra la maison vénérable, récemment encore émule du ciel, résonnant des louanges de l'Eternel, il y a encore peu de temps, de jour et de nuit ? Changée en lieu vide, peut-être sera-t-elle bientôt lieu de honte. O mœurs ! O siècle trop digne de larmes ! Partez avec les baisers [?] du Père, (je le dis en pleurant) adieu, allez sous la conduite de Dieu et laissez une terre heureuse ; nos gémissements, nos cœurs, nos vœux vous suivent. Allez, hommes forts, où la divine volonté vous appelle, apaisez par des prières le Tonnant irrité. En suivant totalement les traces sacrées du Maître, il vous sera donné de sentir l'adversité et de prier avec succès. Si grand est l'amour des frères ! Si grande, la puissance de la vertu ! Allez et, pour la dernière fois, bénissez-nous, pères ! Oh ! puisse le destin me donner de pouvoir vous suivre sur vos

II

In reditum futurum et summopere desideratum RR. PP. capucinatorum Agaunensium

(*Sion, Bibl. du couvent des capucins, R 215/1, p. 215*)

Vos ego qui tristis nuper maestusque canebam
Hinc discessuros Patres, patriamque gementem,
Nunc reditum aggredior festivo dicere versu,
Nostraque perdulci exultantia pectora motu.
Indulgete, Patres, vestro indulgete poetae.
O miranda Dei, necnon rectissima jussa !
Et quantas illi pro tanto munere grates
Aeternum persolvendas ! Pharaonis, ut olim
Imperio populum miserans subtraxit iniquo.
Impius in terris veneratus Numinis instar,
Victor ubique, caput demens ad sidera tollit,
Audax sacrorum spreto, coelumque minatur.
Ast ubi cuncta jugo apparent submissa tyranni,
Spemque arbitramur nullam superesse salutis,
Omnia mutantur, linquit fortuna superbum,
Ex solio titubat jam formidabilis heros ;
Imminet et capiti fulmen letale nefando,
Jam ruit en moles ingens hostilibus armis
Vel Domini potius supremi ultore lacerto
Funditus eversa, et vanescit gloria regni.
Triste quidem fatum misera ambitione furentis !
O semper dilecti, ad nos properetis amici !
Omne, quod est nostrum, vestrum est (nec vana loquela).
Vos domus expectat, fervens expectat Agaunum,
Omnis et ardentes caros Vallesia Patres,
Ductoresque suos in calle salutis anhelat.
Reddita sunt statui ferme jam cuncta priori,
Festivae rediere dies, et solta catenis

traces ! Heureux, à qui serait permis de se porter ailleurs ! Hélas ! la main me défaille en écrivant une dernière fois : adieu. Et toi, père Herménégilde, préféré si justement aux autres, adieu, regarde notre affliction. O douleur, oh ! combien elle s'accroît et tourmente d'une façon plus aiguë ! Combien de douloureux sentiments s'insinuent dans le cœur lorsque je pense à toi qui nous seras bientôt arraché ! A cette idée, le cœur se brise et les forces se retirent. Toi, du moins, aie pitié, je t'en prie, aie pitié des tiens, que tu abandonnes, hélas, sans vie dans une odieuse vallée. Souviens-toi de moi ; ton ami éternellement triste et, tant qu'elle vivra, son épouse ignorante de l'horloge pleureront ton absence toujours et toujours t'aimeront. De tous deux, où que tu ailles, père vénérable, souviens-toi. Pour qu'ils ne périssent pas éternellement, faute de ta direction et exposés à tant de maux, prie avec plus de ferveur. »

Nunc victrix exultat ovans, nunc laeta triumphat
 Religio, et late spectacula sancta ministrat.
 Fortunata dies ! qua vestra limina templi
 Impietate diu, diraque tyrannide clausa,
 Devotis tandem venient reserata catervis !
 O felix iterum ! qua claustra silentia fani,
 Ut prius, assidua resonabunt laude Tonantis !
 Mox (nec vana fides, animo juvat ante tueri),
 Mox erit, ut posthac festis de more diebus
 Ingentem aspicias in sacris aedibus undam
 Fervere adorantium, Manna et coeleste petentum.
 Tantopere optati spectaculi imagine pascor
 Dulciter, ut praesensque exhaurio mente futuram.
 Eia agite ad natos, Patres, huc tendite gressus,
 Festinate rogo, rogat et Vallesia tota ;
 Vos corda, amplexusque petunt, vos nulla moretur
 Causa : spei plenius dico laetusque valete ².

² « Triste et affligé, je vous chantais, il y a peu de temps, pères sur le point de vous éloigner d'ici, vous et la patrie gémissante. A présent, je me mets à célébrer votre retour en vers où résonne la joie, car nos cœurs sont agités d'un mouvement très doux. Pardonnez, pères, pardonnez à votre poète. Ordres admirables de Dieu ! Ordres très droits ! Et quelles dettes de reconnaissance pour un tel bienfait nous aurons à Lui acquitter éternellement ! Comme autrefois, de l'empire inique de Pharaon, il arracha son peuple dans sa pitié. Vénéré sur terre à l'égal de la Divinité, l'Impie, vainqueur partout, porte jusqu'aux astres une tête de fou et, méprisant audacieusement le sacré, menace le ciel. Mais alors que tout paraissait soumis au joug du Tyran et qu'il n'y avait plus, pensions-nous, d'espoir de salut, tout change, la fortune abandonne l'orgueilleux et de son trône il chancelle bientôt, le formidable héros. La foudre meurtrière menace aussi la tête infâme. Voici que déjà la masse, énorme, retournée jusqu'au fondement, s'effondre sous les armes ennemies ou plutôt sous le bras vengeur du Seigneur souverain, et que s'évanouit la gloire du règne. Triste destin, en vérité, d'un fou à l'ambition misérable ! O vous qui nous êtes toujours chers, amis, hâtez-vous vers nous ! Tout ce qui est à nous est à vous (ce n'est pas une parole vide). La maison vous attend, impatiente, Agaune vous attend ; tout le Valais aussi soupire après ses chers et ardents pères, après ses guides sur le sentier du salut. Tout a déjà presque été rendu à l'état d'autrefois, les jours de fêtes sont revenus. Délivrée des chaînes, maintenant victorieuse, la Religion exulte dans l'ovation et triomphe, joyeuse. Elle distribue avec largesse les saints spectacles. Jour de bonheur que celui où les seuils de votre temple, fermés longtemps par l'impiété et l'affreuse tyrannie, seront enfin rouverts aux foules pieuses ! Oh ! heureux encore une fois, le jour où les enceintes silencieuses de l'église, comme auparavant, résonneront de la louange incessante du Tonnant ! Bientôt (ce n'est pas une utopie, l'esprit aime regarder en avant), bientôt, après cela, on verra dans les édifices sacrés, les jours de fête, selon la coutume, bouillonner l'onde immense des adoreurs et des chercheurs de la Manne céleste. De l'image d'un spectacle tant désiré, je me repais avec suavité et, comme présente, je la bois, en esprit, future. Eh bien ! venez auprès de vos enfants, pères, portez ici vos pas, pressez-vous, je vous prie, tout le Valais vous en prie. C'est vous que nos cœurs passionnés demandent ; que ne vous retarde aucun motif. Plein d'espoir joyeux je vous dis : adieu. »

III

Ad R. P. Hermenegildum versuum missio

(*Sion, Bibl. du couvent des capucins, R 215/1, p. 216*)

Carmina prudenti committit amicus amico,
Mi dilecte Pater, condita quaeso tene.
Musa nimis forte impetui laxavit habenas,
Et forte interdum vix moderata fuit ;
Illa sed infirme nostrum patefecit amorem,
Prae cunctis semper tu mihi carus ades.
Sufficiens non est affectum penna referre,
Tu supple invalidis vocibus ipse meis.
Plura etiam dilecta jubet tibi dicere conjux,
Ante aras nostri, quaesumus, esto memor.
Jamjam noster eris, spero, Hermenegilde, vocamus
Te primum, et cupimus pectore, primus ego ³.

IV

Reingressus VV. PP. capucinatorum in Vallesiam et coenobium sedunense anno Domini 1814

(*Sion, Bibl. du couvent des capucins, R 215/2, pp. 737-738*)

Jam ultra ducentos annos VV. PP. Capucini in Republica Vallesiae pro salute animarum insudaverant et alserant cum eos inde gallica repente exturbavit revolutio. Vallesia nimirum, quae pluribus abinde saeculis dulcissima pace ac libertate segura gaudebat, tandem post repetitas injustissimas invasiones ac spoliationes vi doloque rapta ab illo gallico gubernio omni infenso religioni sub Napoleone Bonaparte, qui totius Occidentis sicut et Orientis visus est ambire principatum. Hinc anno 1810 die vero 13^a novembris

³ « L'ami confie ses vers à l'ami prudent, mon bien-aimé père, je te prie de les garder secrets. La Muse, à cause d'un élan trop violent, a relâché ses rênes et c'est à peine si j'ai pu l'apaiser par hasard de temps en temps ; mais elle ne manifeste qu'imparfaitement notre amour, car sans cesse et par-dessus tout, tu m'es présent et cher. La plume ne suffit pas à rapporter mon affection ; supplée toi-même à mes mots impuissants. Ma chère épouse aussi me demande de te dire ses amitiés. A l'autel, nous t'en prions, souviens-toi de nous. Bientôt tu seras des nôtres, je l'espère, Herménégilde, nous t'appelons le premier et nous te désirons de tout cœur, moi le premier. »

magno, prout tunc appellabatur, proh dolor ! Vallesia unita fuit Imperio. Quis malorum exinde secutorum dinumerare poterit congeriem ? Conscriptio militaris, contributiones pecuniariae, ruinae familiarum meliorum simul ac communitatum, tot infelicium incarcerationes, omnisque generis erga regionis hujus incolas vexationes, initia tantum fuere malorum.

Ipsis inferebatur bellum coelicolis ! Festa eorum ad quatuor usque fuere suppressa ; omnis devotio ac zelus religionis in derisum et improprium versa ; pessima ubique atheismi et libertismi zizania disseminata ; imo, ut tanto facilius sanctam proavorum nostrorum pessundare queant religionem Reverendissimum petunt Episcopum vexationibus exquisitissimis, zelosissimos animarum pastores criminantur, ad tribunalia et ad carceres rapiunt ; et tandem VV. Patres Capucinos, qui parochis velut copiae auxiliares aderant, ejiciuntur.

Annus fuit 1812, dies vero 16^a januarii, qui conventum VV. Patrum Capucinatorum perculit stupore ac dolore : isto suppressionis ex nova Babylone seu Parisiis prodiit imperiale et comparuit Seduni decretum, et sequenti statim VV. Patribus utriusque conventus Sedunensis et Agaunensis intimatum fuit. Tum sigillis muniuntur conventuum officinae, tum ecclesiae obserantur fores, tum conduntur inventaria. Tandem die 14^a februarii sequentis coenobia, in quibus tot annis divinae personuere laudes, clauduntur Capucinis, et juxta nequissimi gubernii sancita strepitu impleantur militari.

Ast divina opitulante providentia, seseque manifestante omnipotentia factum, quod vires cunctae devastantis fracti, alta superbi sidera petentis mox congelatae mox ustae, terror Europae de die in diem diminutus, et denique Princeps tenebras amantium et diffundentium a throno deturbatus, potentia privatus et ad insulas relegatus fuerit. Manus confringentis cedros, regis regum et Domini exercituum validioribus Europae monarchis vires neodum penitus confractas reddidit, consolidavit, corroboravit ; Alexandrum Russorum, et Franciscum Romanorum imperatores et Fridericum Borussiae regem et omnes denique jugi gallicani pertaesos munivit, fulminibusque, parum abest, quin dicam, supernaturalibus armavit contra Tyrannum generi omni humano et superno infensissimum. Serpentibus igitur se ad terram suam subito conatu retrahentibus, gente virtutis inimica Vallesiam derelinquente, die 25^a decembris anni 1813ⁱⁱ qua nati mundo Salvatoris recolitur memoria renata quoque Vallesiae libertas ac cultus divini securitas et incolarum laetitia piorum.

Desiderantur denuo VV. PP. Capucini non solum a Reverendissimo ac Illustrissimo Episcopo Sedunensi Josepho Xaverio de Preux sed etiam ab Illustrissimo ac Sapientissimo Vallesiae utriusque Magistratu, quorum primus V. P. Theodulus Ferrey ex Bagniis die 20^a octobris 1814 coenobium Sedunense incoluit ; sed eheu ! quam aliud ab illo reperit ! Portae evulsae, serae diffractae, cellae spoliatae, ecclesia vastata, altaria destructa, s. tribunalia ablata, sepulcra discooperta, chorus palearum manipulis refertus. Quis talia conspiciens lacrimas cohibere posset ?

Deo vero bonorum omnium Largitori benignissimo sint laudes in aevum ! Haec et omnia ope munificentiae Reverendissimi Nostri Episcopi Sedunensis, civitatis ipsius Sedunensis et aliorum benefactorum, necnon et opera A. V.

Patris Secundi Loretan, quem R. P. Erasmus a Sancto Gallo pro tempore provincialis tanquam superiorem conventus sub forma hospitii ad interim Sedunum transmisit, quique hic die vigesima prima novembris advenit, in statum pristinum et jam restituta et adhuc restituentur. Reverendissimus ac Illustrissimus Episcopus Sedunensis Josephus Xaverius de Preux dominica prima Adventus (27 nov.) anno Domini 1814ⁱⁱ omnia quatuor altaria in ecclesia conventus VV. Patrum Capucinatorum Sedunensium rursus sacravit.

Familia Conventus Sedunensis 1815 subsistit ex sequentibus :

1. A. V. P. Secundus Loretan a Leuca, superior, obiit Seduni.
2. V. P. Jeremias a Gallia, obiit Seduni.
3. V. P. Chrysogonus Vissens a Grimenschy, natus 24 martii 1759, ingr. 18 Sept. 1779, ob. Sedun. 10 dec. 1833.
4. V. P. Germanus Rolle, Delemontanus, natus 22 apr. 1765, ingr. 25 julii 1784, ad S. Theodulum per septem annos conc. ordinarius, fuit guard. Agauni, ubi obiit 16 octobr. 1842.
5. V. P. Theodulus Ferrey a Bagniis, natus 20 aug. 1765, ingr. 11 oct. 1786 ; fuit vicarius et conc. ordinarius ad S. Theodulum. Obiit Seduni 12 janv. 1831. Tempore suppressionis fuit coadjutor ad S. Severinum.
6. V. Fr. Sigismundus Bruntrutanus (Schaffter), natus 8 febr. 1763, ingr. 5 febr. 1791. Obiit Bulli, die 25 aprilis 1846.

N. B. Puteus conventus in profunditate	pedes	32	et	pollices	5	habet
De his orificium habet	»	5	»	»	1	»
Latitudo a meridie versus Septentrionem	»	17	»	»	7	»
Latitudo ab Oriente versus Occidentem	»	12	»	»	6	»
Planum habet	»	204	»	»	2	»